

HOMÉLIE POUR LE DIMANCHE DU PUBLICAIN ET DU PHARISIEN

Le prince spirituel du mal est inventif dans ses voies perverses et habile à renverser, dès le départ, ceux qui, par désespoir et manque de foi, ont déjà posé les fondements de la vertu dans leur âme. Il est tout aussi puissant, même à mi-chemin, pour attaquer avec insouciance et négligence ceux qui ont déjà érigé les murs de la maison de la vertu. Il est également assez puissant pour renverser, par orgueil et imprudence, même ceux qui ont déjà dressé le toit même des bonnes œuvres (la maison de leur vertu). Mais courage ! N'ayez pas peur ! Car celui qui est vigilant est plus habile à préserver le bien. La vertu possède une force bien plus grande pour contrer le mal, enrichie par les ressources d'en haut et l'aide de Celui qui est Tout-Puissant et qui, dans sa bonté, insuffle la force à tous ceux qui aiment la vertu. Ainsi, non seulement elle demeure inébranlable face aux ruses variées et malicieuses de l'adversaire, mais elle éveille et relève aussi ceux qui sont tombés dans les profondeurs du mal, et les conduit aisément, par le repentir et l'humilité, à Dieu. Cette parabole en est un exemple. Car même le publicain, publicain lui-même, qui vivait, pourrait-on dire, dans l'abîme du mal, par une seule parole, et une parole brève de surcroît, devint un compagnon des vertueux, fut illuminé et exalté, et s'éleva au-dessus de tout péché pour être compté parmi les justes, justifié par le Juge incorruptible lui-même. Si même le pharisien est condamné pour ses paroles, c'est parce qu'il est pharisien et qu'il a une haute opinion de lui-même, sans pour autant être véritablement juste. De plus, il est souvent présomptueux dans ses propos, dont beaucoup ont provoqué la colère de Dieu. Pourquoi donc l'humilité élève-t-elle l'homme jusqu'aux sommets de la justice, tandis que l'orgueil le précipite dans les abîmes du péché ? Parce que celui qui a une haute opinion de lui-même, et qui s'élève ainsi aux yeux de Dieu, est à juste titre abandonné par Lui, puisqu'il ne se considère même pas avoir besoin de son aide. Celui qui se considère sans valeur et qui, par conséquent, se tourne vers la miséricorde divine, suscite à juste titre la compassion de Dieu et reçoit son aide et sa grâce. Car il est dit : «L'Éternel résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles» (Pro 3,34).

Et révélant cela par une parabole, le Seigneur dit : «Deux hommes montèrent, dans l'assemblée pour prier : l'un était pharisien, et l'autre publicain» (Luc 18,10). Souhaitant illustrer clairement le bienfait de l'humilité, ainsi que le mal de l'orgueil, il divise en deux catégories tous ceux qui viennent au temple, ou plutôt, ceux qui s'y élèvent. Car tels sont ceux qui viennent au temple de Dieu pour prier, et telle est précisément la nature de la prière : elle élève l'homme de la terre au ciel et, s'élevant au-dessus de toute chose céleste, de tout nom, de toute hauteur et de toute dignité, le présente à Dieu lui-même, qui est au-dessus de tout. Il y avait aussi cet ancien temple, situé sur une colline, sur les hauteurs de la ville, au sommet duquel, jadis, lors d'une épidémie à Jérusalem, David, voyant l'Ange de la mort dégainer son épée contre la ville, monta et construisit à cet endroit un autel au Seigneur, et y offrit un sacrifice à Dieu, mettant ainsi fin au fléau. C'était un signe de l'ascension salvatrice et spirituelle, fruit de la prière et, grâce à elle, de la propitiation. Et si vous le voulez, alors aussi à l'image de cela, notre sainte Église, reposant véritablement dans les hauteurs, étant un lieu angélique et transcendant, où le sacrifice sans effusion de sang, grand et véritablement agréable à Dieu, est offert en propitiation pour le monde entier, pour la destruction de la mort et l'abondance de la vie immortelle. C'est pourquoi il n'a pas dit : «Deux hommes entrèrent dans l'église», mais a dit : «Ils montèrent dans l'église.»

Mais même aujourd'hui, certains, tout en venant à la sainte église, ne s'élèvent pas vers elle, mais, il serait plus juste de dire, la dégradent, elle qui représente le ciel. Ce sont ceux qui viennent au temple pour se rencontrer, converser, exhiber leurs biens et passer commande : car ils se ressemblent tous; les uns sont des biens, les autres, exhibant leurs paroles, échangeant entre eux (les uns avec des mots, les autres avec des biens). Et de même que le Seigneur en a jadis chassé certains de ce temple, leur disant : «Mon temple sera appelé temple de prière; mais vous en avez fait une caverne de voleurs» (Mt 21,3), de même il en a rejeté d'autres par ces mots, montrant qu'ils ne sont pas de ceux qui s'élèvent vers l'église, même s'ils y venaient quotidiennement.

Le pharisien et le publicain montèrent dans l'église, car ils avaient tous deux le même but : prier. Cependant, le pharisien, après y être monté, en redescendit, car il avait perverti sa voie. Ainsi, le but de l'ascension était identique pour les deux, mais la direction (dans la disposition à la

prière) était opposée. L'un monta contrit et humble, ayant appris du psalmiste-prophète que Dieu ne méprise pas un cœur contrit et humble : puisque le Prophète lui-même, sachant par expérience, dit : «Je me suis humilié, et le Seigneur m'a sauvé» (Ps 114,5). Et que dire, moi qui suis prophète, quand le Dieu des Prophètes, qui pour nous est devenu ce que nous sommes, s'est humilié, raison pour laquelle Dieu l'a aussi exalté, comme le dit l'Apôtre (Phil 2,8) ! Mais le pharisien monta tout enflé d'orgueil, se vantant et se proclamant juste, et cela devant Dieu, devant qui toute notre justice n'est que lambeaux de chiffons. C'est ce que fit le pharisien, car il n'écoula pas celui qui disait : «Tout cœur orgueilleux est impur devant Dieu» (Pro 16,5); et : «L'Éternel résiste aux orgueilleux» (Pro 3,34); et : «Malheur à ceux qui se croient sages et qui pensent être prudents» (Is 5,21).

Ce n'était pas seulement leur caractère et leur orientation, différents, qui les séparaient, mais aussi la forme même de la prière : car celle-ci était également double. La prière n'est pas seulement une demande, mais aussi une action de grâce : ainsi, celui qui prie entre dans l'Église de Dieu, le glorifiant et le remerciant pour les bienfaits qu'il a reçus de lui; tandis qu'un autre implore ce qu'il n'a pas encore reçu et dont il a particulièrement besoin actuellement; à cela s'ajoute la demande de rémission des péchés. Quant à la promesse faite à Dieu par piété, elle n'est pas appelée «prière», mais «vœu». Et cela est démontré par celui qui dit : «Priez et rendez à l'Éternel, notre Dieu» (Ps 76,12); et aussi par celui qui proclame : «Il vaut mieux pour toi ne pas avoir promis que de ne pas tenir ta promesse» (Ec 5,4). Mais ces deux formes de prière comportent un double danger, un avertissement pour les imprudents : la foi et la contrition, unies au détachement du mal, rendent la prière pour la rémission des péchés et le pardon véritablement accessibles; tandis que le désespoir et l'insensibilité la rendent inefficace. La gratitude pour les bienfaits reçus de Dieu rend l'humilité et l'absence d'insolence envers ceux qui en sont dépourvus agréables à ses yeux; mais l'arrogance dans l'action de grâce, comme si elle découlait de sa propre diligence et de son propre savoir, et la condamnation de ceux qui en sont dépourvus, rendent l'action de grâce déplaisante à Dieu. Faible à ces deux égards, le pharisien se condamne lui-même et par ses propres paroles; car, en entrant dans le temple, rendant grâce au lieu de supplier, il a insensément et fatalement mêlé arrogance et condamnation à son action de grâce envers Dieu. Car il est dit : «Cet homme se tenait là et priait en lui-même : "Ô Dieu, je te rends grâce, car je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères."» La position qu'occupait le pharisien ne révèle pas une soumission servile, mais un orgueil démesuré, un état contraire à celui de celui qui, par humilité, n'osait même pas lever les yeux au ciel. En effet, le pharisien «priait en lui-même», car il ne s'élevait pas vers Dieu, bien qu'il ne soit pas passé inaperçu aux yeux de Celui qui siège sur les chérubins et contemple les profondeurs de l'abîme. Telle fut sa prière : disant : «Je te remercie», il n'ajouta pas : «car sans aucun mérite de ma part, dans ta miséricorde, tu m'as accordé, alors que j'étais impuissant à lutter, la liberté face aux pièges du Malin». Car un grand combat est nécessaire à l'âme, captive des pièges de l'adversaire et prise au piège du péché, pour se libérer par la repentance. C'est pourquoi la Providence guide nos vies, et souvent, sans même nous en soucier, nous demeurons auprès de Dieu au-dessus de nombreux et grands malheurs, graciés par Lui en raison de notre faiblesse; et il nous incombe d'être reconnaissants de ce don et humbles devant Celui qui le donne, et de ne pas être arrogants. Le pharisien, cependant, dit : «Je te remercie, ô Dieu, non pas parce que j'ai reçu ton aide, mais parce que je ne suis pas comme les autres hommes.» Comme s'il possédait par nature et par sa propre force la qualité de ne pas être voleur, adultère ou injuste, si tant est qu'il ne l'était pas ! Car il ne se souciait pas de lui-même, de sorte qu'on pouvait croire qu'il était juste, d'après ce qu'il disait de lui-même. Mais il s'avère qu'il regardait les autres et non lui-même, et – oh, folie ! – il méprisait tout le monde, se croyant le seul juste et le seul chaste au monde. «Car je ne suis pas, dit-il, comme les autres hommes, voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain.» Quelle folie ! Oserait-on vous dire : si, à l'exception de vous, tous les hommes sont des voleurs et des injustes, quelle place reste-t-il pour la victime qui subit le vol et le mal ? Que signifie donc l'expression «ce publicain» et cette mention particulière à son sujet ? Faisant partie du commun des mortels et appartenant, avec les autres, à la compagnie que vous avez amenée, n'est-il pas, pour ainsi dire, soumis à la condamnation générale ? Ou bien aurait-il dû être doublement condamné parce qu'il a attiré votre regard pharisaïque, bien qu'il fût loin derrière ? De plus, du fait qu'il soit manifestement publicain, vous voyez en lui un homme sans foi ni loi, mais comment savez-vous qu'il est aussi adultère ? Est-ce parce qu'il a fait du tort à autrui que vous êtes

autorisés à le faire impunément ? C'est impossible, impossible ! Mais lui, supportant votre reproche orgueilleux avec humilité et présentant à Dieu une prière avec sa propre condamnation, recevra à juste titre de Lui l'annulation de la condamnation pour les fautes qu'il a commises; et vous, accusant avec orgueil... Lui et tous les hommes, se justifiant seuls, seront justement condamnés.

«Car je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères.» Ces paroles révèlent le mépris du pharisien pour Dieu et pour tous les hommes. De plus, elles témoignent de la fausse orientation de sa vision du monde : car il méprise ouvertement tous les hommes en général et attribue son abstinence du mal non pas à la puissance de Dieu, mais à la sienne. Même s'il exprime sa gratitude, il considère aussitôt, par là même, tous les hommes, sauf lui, comme débauchés, injustes et pilliers, comme si Dieu n'avait jugé personne d'autre que lui digne de vertu. Mais si tous les hommes sont ainsi (comme le pharisien les décrit), alors il s'ensuit que les biens du pharisien ont dû être pillés par tous ces gens-là. Mais cela ne semble pas être le cas; car il ajoute lui-même : «Je jeûne deux fois le jour du sabbat; je donne la dîme de tout ce que je peux acquérir.» Il ne dit pas qu'il a donné un dixième des biens qu'il avait acquis auparavant, mais dit «que j'acquiers», montrant ainsi l'ajout et l'accroissement de ses biens. Cela signifie qu'il possédait ce qu'il avait acquis auparavant et qu'il y ajoutait, sans perte, ce qu'il pouvait. Comment donc tous les hommes, sauf lui, ont-ils volé et dérobé ? Ainsi le mal se déshonore et se trahit lui-même ! Ainsi le mensonge est-il toujours mêlé à la folie ! C'est pourquoi il citait le don de la dîme comme preuve de l'abondance de sa justice : car comment celui qui donne un dixième de ses biens pourrait-il être un pillier des biens d'autrui ? Et il citait le jeûne comme preuve de son abstinence : car le jeûne est la mère de la chasteté. Qu'il en soit donc ainsi : tu es chaste et juste; et si tu le veux, tu es aussi sage, prudent et courageux, et si tu possèdes quelque autre qualité; et si, en vérité, tu possèdes cela par toi-même, et ne le reçois pas de Dieu, alors pourquoi revêtir le mensonge d'un voile de prière, et monter au temple, et rendre grâce pour rien ? Si vous possédez ces qualités parce que vous les avez reçues de Dieu, alors vous ne les avez pas reçues pour vous en glorifier, mais pour édifier les autres et glorifier celui qui vous les a données. Oui, il vous convient, en vérité, de vous réjouir avec humilité et de remercier celui qui vous a donné les dons reçus : car la lampe reçoit de la lumière non pas tant pour elle-même que pour ceux qui la contemplent. Quand le pharisien parle du sabbat, il ne fait pas référence au septième jour de la semaine, mais à la semaine entière. En jeûnant deux jours, il s'enorgueillit, ignorant que la vertu est l'œuvre des hommes, tandis que l'orgueil est le propre des démons. Par conséquent, en agissant ainsi, il rend les vertus vaines, et l'orgueil qui leur est associé les annule, même si elles étaient vraies, et plus encore si elles étaient fausses.

Mais assez parlé du pharisien.

Le publicain se tenait à distance, refusant de lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine en disant : «Ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur !» Voyez-vous cette humilité, cette foi et cette conscience de soi ? Voyez-vous comment la prière de ce publicain s'alliait à une profonde humilité de pensée et de sentiment, et en même temps à une sincère contrition ? Ainsi, en entrant dans l'église, priant pour le pardon de ses péchés, il apporta avec lui auprès de Dieu de merveilleux médiateurs : la foi, qui ne fait pas honte; la conscience de soi, qui libère de la condamnation (devant le tribunal de Dieu); la contrition, qui ne s'abaisse pas; et l'humilité, qui élève. La patience accompagnait aussi magnifiquement la prière. Car il est dit : «Ce publicain se tenait à distance»; le Christ ne dit pas «se tenait debout», comme pour le pharisien, mais bien «debout», indiquant ainsi une station debout prolongée, tout comme la durée de la prière et des paroles de propitiation. Car, sans rien ajouter ni inventer d'autre, il ne prêtait attention qu'à lui-même et à Dieu, répétant sans cesse cette brève prière, qui est la forme de prière la plus efficace.

Ainsi, se tenant à distance, le publicain n'osait même pas lever les yeux au ciel. Sa posture même signifiait à la fois patience et soumission, non seulement celles d'un esclave misérable, mais aussi celles d'un condamné. Elle représentait également une âme libérée du péché, mais encore éloignée de Dieu, car elle n'avait pas encore acquis l'assurance envers Lui qui vient des bonnes œuvres. On s'attend à ce que cette âme se rapproche de Dieu, puisqu'elle a abandonné ses péchés et qu'elle est de bonne nature. Et donc, se tenant ainsi, à distance, le publicain refusait même de lever les yeux au ciel, manifestant par son comportement et son apparence l'autocondamnation et le reproche de soi-même : car il se considérait indigne du ciel comme d'un temple terrestre. C'est pourquoi il se tenait sous le porche, n'osant même pas lever les yeux au ciel, encore moins vers le Dieu du ciel. Mais, pris d'un profond repentir, se frappant la poitrine et se

présentant comme digne de recevoir des coups, accablé de chagrin et gémissant, la tête baissée comme un condamné, il se déclara pécheur et, avec foi, implora la miséricorde, disant : «Ô Dieu, aie pitié de moi, pécheur !» Il fit cela parce qu'il croyait en celui qui avait dit : «J'ai dit : Je confesserai mon iniquité à l'Éternel, et tu as pardonné la méchanceté de mon cœur» (Ps 32,5). Comment cela se termina-t-il ? «Cet homme est descendu justifié, dit le Seigneur, plus que quiconque. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.» De même que le diable est l'incarnation de l'orgueil, et que l'orgueil est son élément maléfique – car, mêlé à d'autres forces, il prend le dessus et anéantit toute vertu humaine –, de même (au contraire) l'humilité devant Dieu est la vertu des bons anges, et elle triomphe de tout péché humain qui frappe celui qui trébuche. Car l'humilité est le char de l'ascension vers Dieu, semblable à ces nuages destinés à élever vers Dieu ceux qui demeureront avec Lui pour l'éternité, comme le prophétise l'Apôtre : «Car nous serons enlevés sur des nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (I Th 4,17). Car l'humilité, unie à la repentance, est comme un nuage : elle fait jaillir des larmes des yeux, elle distingue les dignes des indignes, et elle élève et présente à Dieu ceux qui sont gratuitement justifiés par la vertu de la bonne intention.

Ainsi, le publicain, qui s'était auparavant approprié malicieusement les biens d'autrui, puis avait abandonné son vice sans se justifier, fut justifié; mais le pharisien, qui ne s'était pas approprié les biens d'autrui, mais s'était présenté comme juste, fut condamné. Quel sera donc le sort de ceux qui ne s'abstiennent pas de voler les biens d'autrui et qui, en même temps, cherchent à se justifier ? – Nous ne parlerons pas de ces gens-là, car le Seigneur n'a rien dit à leur sujet, peut-être pas de ceux que les paroles ne peuvent éclairer. Il arrive que, lorsque nous nous humilions dans la prière, nous aussi, comme ce publicain, espérons recevoir la justification; mais il en va autrement : car il faut noter que, même après s'être relevé de son état de péché, le publicain fut méprisé en face par le pharisien, et lui-même, se méprisant lui-même, le condamna, non seulement sans s'opposer au pharisien, mais en plus en parlant contre lui-même. C'est pourquoi, lorsque vous aussi, ayant abandonné vos habitudes pécheresses, ne vous opposez pas à ceux qui vous méprisent et vous injurient à cause de vos péchés, mais que vous vous condamnez vous-même avec eux, vous reconnaissant digne de ce châtiment, et que, contrit, par la prière, vous vous réfugiez auprès de Dieu seul, alors sachez que vous êtes sauvés, même si vous étiez publicain. Car beaucoup se disent pécheurs et le sont réellement; mais le déshonneur éprouve le cœur. Quant au fait que, bien que le grand Paul soit loin de l'arrogance des pharisiens, il écrit néanmoins à ceux qui parlent en langues à Corinthe : «Je rends grâce à mon Dieu de ce que je parle en langues plus que vous tous» (I Cor 14,18), lui qui dit ailleurs être «marqué aux pieds par tous» (I Cor 4,13), il écrit cela afin de remettre à leur place ceux qui se vantaient de ceux qui ne possédaient pas ce don.

Ainsi, tout comme Paul, bien qu'ayant écrit ces lignes, était loin de l'arrogance des pharisiens, de même, au contraire, on peut prononcer les paroles de ce publicain et s'humilier à son exemple sans pour autant être justifié comme lui : car les paroles du publicain doivent elles aussi être caractérisées par un détour du mal, une disposition d'âme, la contrition et la patience. De même, David a démontré que celui qui se considère coupable devant Dieu et se repent doit subir une juste et tolérable insulte et un déshonneur de la part d'autrui. Car après avoir péché, ayant entendu les insultes de Shimeï, il dit à ceux qui cherchaient à se venger : «Laissez-le tranquille, et qu'il maudisse, comme l'Éternel lui a ordonné de maudire David» (II Sam 16,10), indiquant ainsi que, pour son péché, il avait reçu de Dieu l'ordre de l'injurier. Et ce, bien que David fût alors aux prises avec une terrible et grande calamité, car Absalom s'était dressé contre lui. C'est donc avec une douleur insupportable qu'il quitta Jérusalem à contrecœur, puis s'enfuit. Arrivé au pied du mont des Oliviers, il y trouva une nouvelle source de souffrance : Shimeï le lapidait, le maudissant sans pitié, l'injuriant effrontément et le traitant de vampire et d'homme sans foi ni loi, comme pour exposer au roi le grave crime qu'il avait commis contre Bethsabée et Urie. Après l'avoir maudit et lapidé à maintes reprises, proférant des paroles plus acérées que des pierres, il cessa. Le roi, dit-on, poursuivit sa route avec tous ses hommes, tandis que Shimeï longeait le bord de la montagne, l'injuriant et le couvrant de poussière. Le roi ne manquait pas de ceux qui étaient prêts à intercéder en sa faveur. Ainsi, Abishai, le commandant, ne pouvant supporter cela, dit à David : «Pourquoi ce chien mort maudit-il mon seigneur le roi ? Je vais maintenant lui couper la tête» (II Sam 16,9). Mais le roi le retint, lui et ses serviteurs, en leur disant : «Laissez-le

tranquille... à moins que le Seigneur ne regarde mon humiliation et ne me rende le bien en échange de sa malédiction» (II Sam 16,12).

Ce qui s'est alors produit et s'est accompli dans la réalité, comme le montre également cette parabole du publicain et du pharisien, s'accomplit toujours véritablement. Ainsi, celui qui se considère véritablement coupable de tourments éternels n'endurera-t-il pas vaillamment non seulement le déshonneur, mais aussi la perte et la maladie, et, pour ainsi dire, toute adversité et tout malheur ? Celui qui a fait preuve d'une telle patience, étant en quelque sorte débiteur et coupable, est, par une condamnation plus légère, temporaire et transitoire, libéré de ce tourment véritablement terrible et insupportable. Car c'est sur la base de ces malheurs qui approchent que se perçoit le début de la réception de la grâce divine, due à la patience. C'est pourquoi l'un de ceux qui ont été châtiés par Dieu a dit : «Je supporterai le châtiment du Seigneur, car j'ai péché contre lui.» Puissions-nous, nous aussi, être châtiés par Dieu (dans cette vie) avec miséricorde, mais non avec colère et indignation (dans le monde à venir). Puissions-nous ne pas nous laisser gagner par le découragement face au châtiment divin, mais, comme le dit le psalmiste, puissions-nous nous corriger jusqu'à la fin, par la grâce et l'amour pour l'humanité de notre Seigneur Jésus Christ, à qui reviennent toute gloire, tout honneur et toute adoration, avec son Père éternel et le saint Esprit, source de bonté et de vie, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

